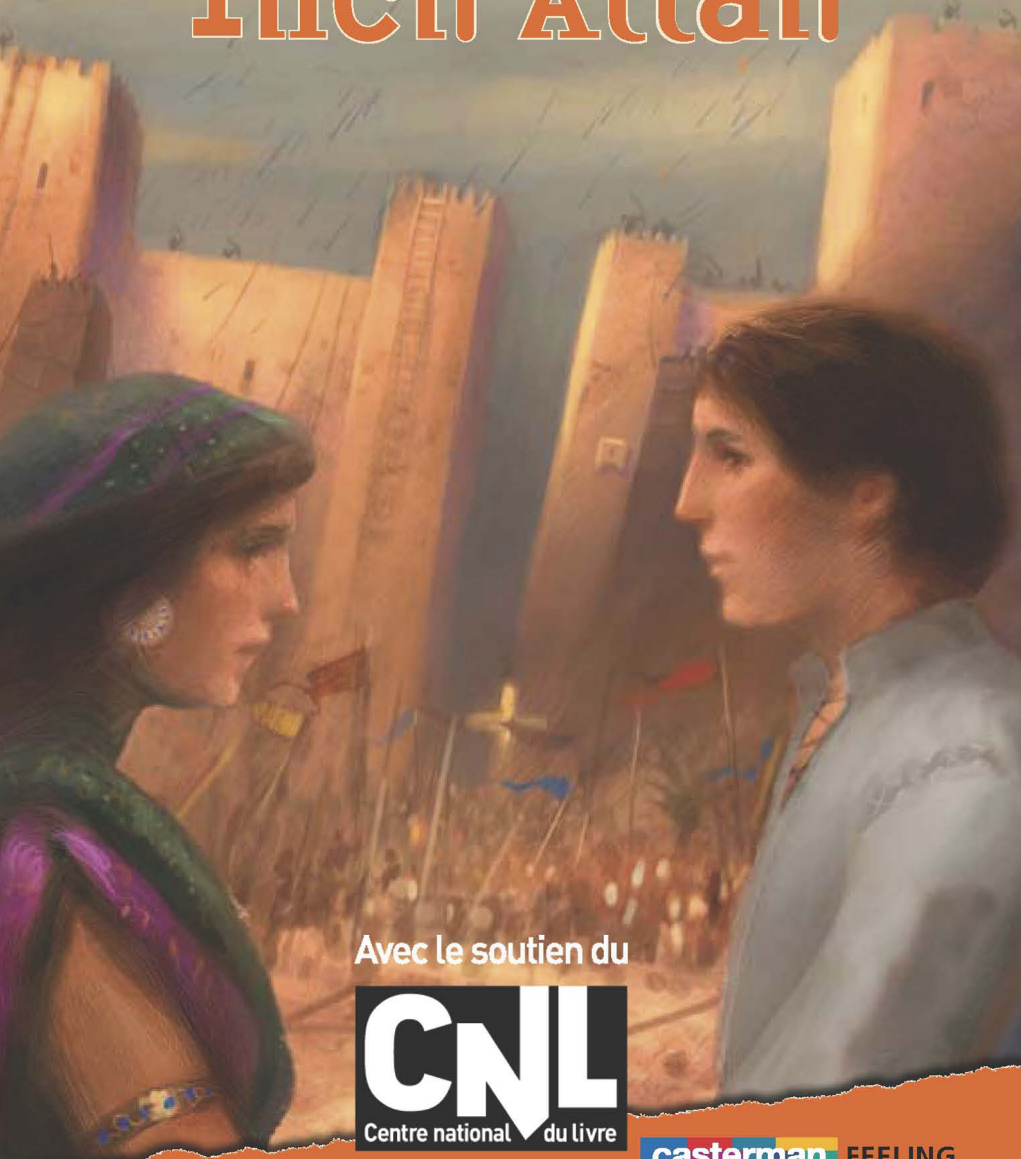


Anne Pouget

# Si Dieu le veut Inch'Allah



Avec le soutien du



**casterman** FEELING

Extrait de la publication

[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)

# Si Dieu le veut Inch'Allah

*Aussi loin que le bras de la chrétienté peut s'étendre dans le monde, devenez les chevaliers du Christ !  
Milites Christi ! Quiconque luttera au nom de Dieu obtiendra la rémission de ses péchés.*

Clermont, mois de novembre 1095. À l'appel du pape Urbain, Fabre le jeune forgeron sent naître en son cœur une ferveur nouvelle ; c'est décidé, il fera partie du voyage en Terre sainte ! Il ne sait encore rien des souffrances qui parsèmeront la route, et ne se doute pas que sa vie tout entière s'en trouvera changée...

## Combattre pour la tolérance

N001

catégorie E



**ANNE POUGET**

# Si Dieu le veut Inch'Allah

**FEELING**  
casterman



# 1

## LE SOUFFLE DU DRAGON

*Paris, août 1095*

Extirpé de son sommeil par le son des objets métalliques que son père triait sur un établi, Fabre ouvrit paresseusement les paupières. Un rai de lumière filtrait par l'interstice d'une planche, irradiant la poussière en suspension comme une pluie d'or.

Après avoir roulé sa paillasse, il alla se débarbouiller dans la cour ; pour dissiper le reste de sommeil qui le tenait encore captif, il s'installa sur un coin de banc et avala sa bouillie de fèves, bercé par la respiration du soufflet de la forge. Puis, d'un pas nonchalant, il alla ranger l'écuelle à l'abri des mouches.

Sur les étagères s'alignaient des flacons sans étiquette, dont Fabre connaissait le contenu par cœur ; il attrapa l'un d'eux, en déversa une rasade

dans une bassine d'eau frémissante, à laquelle il ajouta de l'ail et de la graisse. Le mélange arrivé à ébullition, il y plongea une partie des objets à nettoyer.

La tablette de la boutique, relevée avec brutalité, le fit sursauter.

— Fabre ! Fabre ! Il faut que tu m'aides !

C'était Mathilde, la petite servante de dame Ambroisine ; elle se planta devant son ami, ouvrit les mains sur des bris d'os.

— Je jouais avec le miroir de ma maîtresse et je l'ai laissé tomber. Si elle voit le manche cassé, je suis bonne pour une punition !

Son ami se saisit de l'objet en miettes.

— Laisse-le-moi. Dès que je me serai réapprovisionné en corne, je le réparerai.

Elle se fit suppliante :

— Tout de suite ! S'il te plaît !

Malgré sa taille menue, elle campait la plus forte détermination. Fabre, qui la dépassait de plus d'une tête, considéra le regard affolé de la fillette avant de se tourner vers son père.

— Va ! répondit simplement Bertrand.

Ayant posé l'objet brisé et retiré son tablier de cuir, Fabre quitta la forge, talonné par Mathilde.

— Tu n'es pas obligée de me suivre ! Retourne à ton travail !

— Mais j'ai envie de venir avec toi...

Pressé de se débarrasser de la jeune servante, il se fit plus menaçant.

— Dame Ambrosine est sans doute en train de te chercher... Reviens avant la fermeture, ton miroir sera prêt !

— Mais si elle me le demande...

— Eh bien, tu te trouveras une excuse ! Après tout, tu n'étais pas obligée d'y toucher, à son miroir !

Feignant d'écouter, Mathilde resta sur place et attendit qu'il ait disparu au coin de la rue pour repartir à sa traîne.

Orpheline depuis sa plus tendre enfance, la fillette s'était attachée à Fabre, qu'elle considérait comme son grand frère. Pour elle, du haut de ses douze années d'existence, il était un magicien. Lorsque son travail lui laissait quelque répit, elle venait le trouver et, simplement, s'asseyait et le contemplait, le front penché au-dessus du brasier grésillant ; elle se laissait bercer par la respiration du soufflet, que son imagination aimait à comparer au souffle d'un dragon. Elle aimait la manière dont le lourd marteau brandi à la volée faisait trembler l'enclume ; il lui semblait que le fer sanglant, lâchant une giclée d'étincelles à chaque coup porté, pleurait des larmes d'or. Le gargouillis de l'eau, qui siffle et bout au contact du fil que l'on trempe, lui était tout aussi familier car, dans ce

dernier cri de victoire, l'objet magique apparaissait ; alors Fabre essuyait la sueur qui perlait sur son front et, enfin, il lui souriait ; moment d'intimité apprivoisée, doux comme une caresse... Ce grand frère, d'à peine deux ans son aîné, ainsi que Bertrand étaient sa seule famille et c'est à leur contact qu'elle avait connu la véritable chaleur d'un foyer...

Le jeune forgeron gagna les abords de la cathédrale mérovingienne de Notre-Dame, autour de laquelle se pressaient le cloître, le palais épiscopal et pas moins de quatre églises. Dans l'air résonnaient les éclats des voix propres au marché du Petit-Pont.

La Cité était un ensemble de maisons contiguës faites de bois et de plâtre, espacées parfois par un verger ou un jardin ; on y circulait par un labyrinthe de venelles en terre, étroites et tortueuses, vrais dégorgeoirs d'immondices qui empuantissaient l'atmosphère, et par de rares chemins charretiers où il fallait se ranger régulièrement, au passage d'un chariot ou d'un cavalier, pour éviter les projections de brai ; çà et là, quelque chien pelé, grelottant de faim, grattait le sol bourbeux à la recherche de nourriture. Oies et porcs gambadaient à leur aise dans ces cloaques malsains.

— Attention au merderet, ou tu vas salir tout le



bas de ta robe ! lança Fabre en contournant une rigole chargée d'ordures ménagères.

Il s'était adressé à Mathilde qui, derrière lui, roula des yeux ronds :

— Comment sais-tu que je suis là ?

— Parce que je te connais comme si je t'avais forgée sur mon enclume !

Délivrée de la contrainte de se dérober à son regard, elle hâta le pas pour le rattraper et, en silence, ils évoluèrent dans ces boues à l'odeur piquante, enjambant les ornières poisseuses, leur passage dérangeant à peine les amas de mouches grasses.

Ils arrivèrent dans la ruelle de l'Araigne, à l'enseigne du Pied de Porc, où s'alignaient les étals des bouchers et les petites échoppes des oyers<sup>1</sup>.

La proximité de la Seine assurait l'abreuvement des bestiaux mais était également une alliée incomparable pour l'écorcherie, car elle facilitait le nettoyage des carcasses, des tripes, ainsi que l'évacuation des déchets. C'est là que Fabre et son père venaient s'approvisionner en matières premières – os et cornes d'animaux – indispensables à la confection des manches de miroirs et de couteaux.

---

1. Vendeurs d'oies. L'oie était un animal très consommé au Moyen Âge.

Frère Aubin, qui arrivait par un autre chemin, les interpella.

— Dieu vous garde mes enfants. Je m'en venais quérir du suif pour la fabrication de chandelles.

Tandis qu'un apprenti honorait leur commande, ils bavardèrent sur le pas de porte.

Lorsque la maladie avait emporté Gervaise, la mère de Fabre, quelques années auparavant, le moine leur avait été d'un grand réconfort, les aidant à traverser cette terrible épreuve par des paroles toujours adaptées, un dévouement sans bornes. Pour le père comme pour le fils, il était un ami et un confident.

Le commis prit son élan, abattit vigoureusement son merlin sur le crâne d'un bœuf. Sentant les doigts de Mathilde s'agripper à sa chair comme des crampons, Fabre la sermonna :

— Tu vois ? Je t'avais bien dit de ne pas me suivre ! Ce n'est pas un spectacle pour toi ici !

Prise en faute, elle baissa la tête mais ne bougea pas.

Leurs achats acquittés, ils contournèrent l'échaudoir où matières fécales, urines, rognures et morceaux de gras étaient emportés par des ruisseaux de sang s'écoulant dans les caniveaux. Des rats couraient le long des rigoles par troupeaux entiers, disputant la place à une légion de mouches.

À l'embranchement du chemin menant à son prieuré, tout naturellement, frère Aubin prit congé des jeunes gens.

Autant qu'elle l'avait pu, Mathilde avait soulevé ses jupons ; mais force fut de constater, à leur retour à la forge, que tout le bas de sa robe était souillé.

Fabre la fit asseoir sur un coin d'établi puis trempa un linge dans une solution dont il tamponna le bas des jupons de la jeune servante.

— À présent, retourne chez ta maîtresse.

Mais elle, regardant par-dessus son épaule, ignora l'ordre de son ami.

— Tu me montres, dis, comment tu décores les œufs ?

— Pas aujourd'hui.

— Mais tu dis toujours ça ! Montre-moi, maintenant !

— Ah ! non ! je n'aime pas les souillons couvertes de merderet, et tu en as jusque sur le bout du nez ! File, maintenant, et ne reviens qu'en fin de journée.

Mathilde sortie, Fabre s'évertua à réparer le miroir en imitant le manche d'origine ; puis il remplaça son père à la forge.

Comme convenu, sa jeune amie revint avant la fermeture des échoppes ; elle fouina alentour,

admirative devant tous les objets polis et brossés pour les notables de la ville.

— Tiens, voilà ton miroir réparé.

— Si dame Ambroisine remarque qu’il est neuf, que vais-je lui dire ?

Fabre soupira :

— Que veux-tu que j’en sache ? La prochaine fois, tu éviteras de jouer avec des objets aussi précieux !

Mathilde se déconfit, au bord des larmes. Apitoyé, Fabre la consola :

— Tu n’auras qu’à dire qu’il était tout terni et que tu me l’as apporté pour que je le nettoie !

— Et pour le manche ? Tu crois qu’elle le remarquera ?

— Non... regarde : j’ai utilisé de la vieille corne déjà fendillée et l’ai travaillée avec du charbon de bois mélangé à de la résine pour le vieillir un peu.

— Pour te remercier, j’irai ramasser du bois sur l’île aux Javiaux<sup>2</sup> et je te l’apporterai...

— Tu n’es pas obligée, je peux tout simplement ajouter une encoche au bâton de compte<sup>3</sup> de dame Ambroisine.

— Non, je préfère comme ça !

---

2. Plus tard île Louviers, à la pointe de l’île Saint-Louis.

3. Ancêtre de l’« ardoise ». Comme on ne savait pas écrire, l’artisan faisait une entaille sur le bâton du client, qui réglait l’ensemble de ses comptes en fin de semaine ou en fin de mois.

Le bourdon de la cathédrale sonna et ils se quittèrent sur cet accord. En peu de temps, les rues se désertèrent, les auvents et les tablettes des boutiquiers se rabattirent : comme une fleur refermant ses pétales, la Cité se repliait sur elle-même pour la nuit...

Éclairés par les dernières lueurs du jour, Fabre et son père se partagèrent un morceau de lard, qu'ils accompagnèrent d'une tranche de pain et d'une pomme. Puis, épuisés par leur journée de labeur, ils se mirent au lit.

Un rayon de soleil entêtant s'était frayé un passage par un trou dans la toile qui séparait l'atelier de la forge. Réveillé à son corps défendant, Fabre se redressa sur sa paillasse et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Après avoir avalé une tranche de pain recouverte de crème de lait, il s'installa devant l'établi et considéra l'amas de lames qu'il lui incombait de polir.

Mathilde, apparemment levée avant l'aube, venait livrer le fagot de bois promis la veille. Gêné, Fabre la semonça.

— Je t'ai dit que tu n'étais pas obligée !

— Si ! répondit-elle, reconnaissante. Dame Ambrosine m'a remerciée d'avoir eu l'idée de faire polir son miroir alors qu'elle songeait elle-même à le faire. Elle a d'ailleurs loué ton travail !

— Donc, elle n'a rien remarqué ?

— Que nenni !

En coutumière des lieux, elle transporta le fagotin jusqu'à la réserve. Sachant qu'elle n'accepterait aucune aide pour le charrier, Fabre se contenta de lui lancer :

— Jette-le simplement par terre, je le rangerai !

Sa dette acquittée, Mathilde s'en retourna à ses propres corvées.

En début d'après-midi, Bertrand demanda à son fils d'aller ramasser les herbes qui leur seraient nécessaires à la préparation des pâtes de ponçage ou de polissage des métaux.

Remontant le chemin du palais royal, Fabre passa le grand pont de bois couvert de maisons, au-dessous duquel s'alignaient bateaux-lavoirs et pêcheries.

Débouchant sur la rive droite de la Seine, la porte de Paris s'ouvrait sur une campagne peu fertile, un méandre mort du fleuve y ayant laissé des terres lourdes et marécageuses, qui s'étendaient au nord jusqu'aux hauteurs du mont Martre. Ces vastes étendues, qu'on ne pouvait franchir qu'au moyen de petits ponts, étaient traversées du nord au sud par l'ancienne route romaine, bordée de rares habitations ; çà et là, des lambeaux de forêts se disputaient la place vacante.

Fabre reconnut frère Aubin, près des moulins à vent, et le rejoignit.

La coule<sup>4</sup> relevée et fixée au cordon pour ne pas la souiller, le moine pataugeait dans la vase et cueillait les tiges de roseaux qui lui serviraient à la fabrication des chandelles. Dès qu'il le vit, l'homme de Dieu s'anima d'une ferveur peu coutumière :

— Oh ! je suis heureux de te voir ! Connais-tu la nouvelle ?

Sans même attendre de réponse, il poursuivit.

— Notre Très Saint-Père Urbain fait voyage en France !

— Le pape va venir dans notre Cité ?

— J'ai bien peur que non.

Voyant la mine déconfite du forgeron, le moine expliqua :

— Tu sais bien qu'il est fâché contre Philippe, notre roi, qui a pris une seconde épouse alors qu'il vit encore avec la reine Berthe ; aussi, c'est le pays d'Auvergne qu'Urbain a choisi...

Impatient, Fabre lui coupa la parole :

— Mais pourquoi vient-il ?

— Alexis, l'empereur de Constantinople, demande de l'aide : chaque jour, les Sarrasins<sup>5</sup>

---

4. Habit du moine, à capuchon et larges manches.

5. C'est ainsi que l'on nommait le peuple arabe au Moyen Âge.

font de nouvelles conquêtes, chaque jour ils gagnent du terrain et mettent la chrétienté en péril en Terre sainte. Savais-tu que le tombeau du Sauveur, à Jérusalem, était tombé entre leurs mains ?

— J'ignore où se trouve Clermont, et encore moins Constantinople ou Jérusalem... répondit Fabre sur le ton de la défaite.

Négligeant la remarque du jeune forgeron, le moine poursuivit :

— Le pape a décidé de demander aux Nations chrétiennes de se soulever, de s'unir, pour repousser les Sarrasins et reprendre le tombeau du Christ.

Son jeune protégé l'écoutait parler, à la fois émerveillé par la venue du Saint-Père et horrifié à la perspective d'une guerre.

— Tout ça pour dire que je vais me rendre en pays d'Auvergne ! conclut frère Aubin.

— Comme j'aurais aimé vous accompagner... soupira Fabre.

— Eh bien, suis-moi !

— J'ai bien peur que mon père ne soit pas de cet avis, car qui l'aiderait à la forge ? Il y a tant à faire !

Le moine haussa les épaules et se remit au travail. Pensif, Fabre s'affranchit de sa tâche, ramassa algues et mousses diverses dont il remplit ses caisses.



De retour à la forge, il se jeta sur son père avec toute l'exaltation de son jeune âge.

— Connais-tu la nouvelle ?

— Non... Pas pour l'heure... Mais vu ton excitation, je pense que tu ne sauras tenir ta langue bien longtemps !

— Le pape, notre Très Saint-Père Urbain, tiendra prochainement concile en terre d'Auvergne !

Bouchée bée, Bertrand écouta son fils répercuter la grande nouvelle, qui s'acheva par un « comme j'aurais aimé l'accompagner ! », plus proche du regret que du souhait.

— Combien de temps durera ce concile ? demanda Bertrand après un moment de réflexion.

— Je l'ignore !

— Et par quels moyens frère Aubin s'y rendra-t-il ? Et où logera-t-il ?

— Je n'en sais rien !

Son père ronchonna, réfléchit encore, bougonna avant de conclure :

— Si le séjour n'est pas trop long, qu'il ne coûte pas trop cher, si frère Aubin te prend sous son aile et s'il assure ton hébergement, je veux bien consentir à ce que tu le suives.

Consterné, Fabre cloua Bertrand d'un regard ahuri.

— Mais... Père... et la forge ? Tu as besoin de moi !

— Je me débrouillerai ; sois mes jambes, mes yeux, mes oreilles, car j'aurais moi aussi aimé aller à la rencontre du chef de notre sainte Église.

Attendri par l'émotion qui envahissait son fils, il lui assena sur un ton faussement rogue :

— Mais pour l'heure, mets donc tes herbes à sécher !

Sa tâche accomplie et avec une fièvre mal contenue, Fabre se rendit au prieuré de Saint-Denis-de-la-Chartre, à la recherche de frère Aubin ; penché sur des tréteaux, celui-ci fendait des roseaux pour en extraire la moelle. Lui-même, silhouette longiligne surmontée d'une touffe de cheveux noirs, ressemblait fort à une quenouille.

— Mon frère, j'ai parlé de la grande nouvelle à mon père.

— Et ? demanda le moine, sans se distraire de ce qu'il faisait.

— Il consent à me laisser vous suivre, si le coût n'est pas exorbitant.

Le clerc posa son outil et éclaira Fabre de son regard bienveillant.

— J'en suis heureux ! Et tiens, puisque tu es là, tu vas m'aider ; pendant que nous fabriquerons les chandelles, je te donnerai quelques précisions sur notre voyage...

Ils disposèrent les mèches imbibées de

substance combustible, puis la matière grasse en fusion dans les demi-roseaux évidés, qu'ils assemblèrent ensuite à l'aide de liens en osier.

— Nous partirons à la fin septembre.

Fabre soupira d'impatience :

— Dans un mois seulement ?

— Oui... Cela nous laissera largement le temps d'être en Auvergne pour la mi-novembre : il ne nous faudra pas plus de cinq à six semaines pour nous y rendre.

Ils suspendirent les chandelles à des cadres en bois afin d'en faciliter le séchage.

— C'est comment, l'Auvergne ?

— C'est le cœur de la France. Ses paysages, arrondis et adoucis, sont magnifiques...

Le jeune forgeron écouta le moine lui donner diverses indications sur la région où ils se rendaient, ainsi que quelques détails sur leur prochain voyage ; lorsqu'il quitta le prieuré, il revint sur ses pas, la tête emplie d'images merveilleuses.

La forge flamboyait dans l'ombre comme un ciel empourpré ; Fabre s'y installa et, tandis que le feu léchait son front de ses lueurs, il reprit son travail... Il frappa à coups réguliers sur l'enclume, le cerveau ivre de son rêve. Son bonheur était si intense qu'il lui sembla un instant toucher les étoiles. Il s'arrêta et s'adossa au linteau, buvant l'haleine brûlante de l'air à pleins poumons. Dans

ses bras, dans ses tempes battait encore le galop du marteau. Le monde s'ouvrait à lui...

Le lendemain, Fabre se leva, heureux et fébrile à la perspective de son prochain départ.

Mathilde arriva, une jarre à bout de bras ; comme un rituel, elle s'arrêtait chaque matin à la forge en se rendant à la fontaine. Elle profita de l'humeur joyeuse de son ami :

— Tu me montres un de tes secrets, aujourd'hui ?

Bien disposé, le forgeron étala un linge sur l'établi, sous le regard attentif de la jeune servante.

Après avoir délayé un blanc d'œuf dans une solution d'alun blanc, il y trempa le carré de toile, le plia pour lui donner la forme d'une bourse, qu'il disposa au soleil.

— Et alors ? demanda Mathilde, déçue de le voir se réinstaller à sa place sans que rien d'extraordinaire soit advenu.

— Préviens-moi quand il sera sec !

— C'est tout ?

Il actionna l'immense soufflet de cuir, négligeant volontairement son amie, se contentant de la biaiser régulièrement d'un regard amusé, savourant les contours mutins de sa bouche, tandis qu'elle surveillait le carré de toile tel du lait sur le feu, en le touchant de temps à autre d'un doigt hésitant.

Enfin, elle s'agita et fit entendre sa petite voix.

— Ça y est, il est sec !

Saisissant le linge, auquel il avait donné la forme d'un godet, et attrapant une cruche, Fabre y versa une rasade d'eau. Subjuguée, Mathilde s'exclama :

— Mais l'eau ne s'en écoule pas !

— Eh oui ! À présent, ce linge peut contenir un liquide comme le ferait une outre.

— Mais comment cela est-il possible ? demanda la servante, émerveillée.

— Ça, c'est mon secret !

— C'est un maléfice ?

Fabre la tança d'un regard réprobateur.

— Mais non, point de maléfice, ce tour est facilement explicable : lorsque tu mélanges le blanc de l'œuf à de l'alun, le résultat en séchant bouche les trous, entre les fibres du linge, ce qui rend l'étoffe imperméable.

Soufflée, elle contempla le résultat.

— Je ne comprends jamais rien à tes explications. Pour moi, c'est simplement magique ! Tu m'en montres un autre ?

— Ah ! non, ça suffit pour aujourd'hui. Va, maintenant, nous avons du travail l'un et l'autre !

Sans objecter, la fillette le laissa seul...

\*\*\*

L'été s'étira comme un fleuve ne trouvant pas la mer...

Mathilde et Fabre longeaient la Bièvre, qui coulait paresseusement dans la prairie, à l'ombre des saules, des peupliers et des marronniers, auxquels l'appel de l'automne prêtait ses jolis tons d'ocre et de terre de sienne brûlée.

— J'aurais bien aimé partir avec toi.

— Je reviendrai vite, tu sais.

— Pour celui qui reste, le temps est toujours plus long ! lui rétorqua-t-elle d'une voix pathétique... Et promets-moi que tu ne vas pas mourir en chemin !

— Quelle idée, m'amie. Et pourquoi voudrais-tu que je meure en chemin ?

Pour toute réponse, elle haussa les épaules.

Fabre s'installa près du lavoir, tandis qu'elle ramassait le linge mis à sécher sur des buissons, et lança un caillou sur un castor. D'un battement de queue, l'animal glissa jusqu'à la rive opposée, fendant imperceptiblement le fil de l'eau. Adossé à un arbre, le jeune forgeron huma l'odeur subtile de l'humus, qui se gorge d'humidité sous la moiteur des dernières heures du jour, attentif aux bruissements de la nature.

Sa corvée accomplie, Mathilde se laissa choir à

son côté. D'un regard distrait, ils suivirent la progression d'un âne, dont les sabots s'enfonçaient lourdement dans la glaise remuée. Puis, levant les yeux au ciel, Mathilde pointa du doigt l'étoile du berger.

— Comment elles font, les étoiles, pour s'allumer tous les soirs ?

— C'est la nature qui s'en charge.

— Mais comment elle fait ?

Fabre soupira.

— Je n'en sais rien... Il est des mystères que nous, pauvres humains, ne pouvons comprendre. Allez, rentrons !

Ils se remirent sur pied.

— Tu pourras demander au pape ? Peut-être qu'il le sait, lui...

Amusé, Fabre la délesta de sa charge de linge.

— Donne, je te le porte !

— Tu lui demanderas, dis ? Tu lui demanderas ?

Le regard vagabond, son ami approuva.

Lorsque Fabre et frère Aubin prirent la route du Sud, une lumière douce et chaude accompagnait encore leurs pas. Mais à mesure qu'ils avancèrent sur les chemins cabossés, les arbres se délestèrent de leurs ultimes forces dans un magnifique flamboiement de couleurs. Puis les jours succédèrent aux jours, la pluie au vent, le

brouillard au soleil et, de hameau en village, la fatigue finit par les gagner.

— Mes pieds me font tellement souffrir ! Jamais je n'ai autant marché de toute ma vie ! se lamenta Fabre.

Sans ralentir le pas, frère Aubin sortit de sa besace un morceau de pain, qu'il tendit à son protégé.

— Tiens, mange, ça te réconfortera... J'espère que tu ne regrettes pas de m'avoir suivi ?

— Comment le pourrais-je ? Pour moi qui n'ai jamais connu d'autre horizon que celui de la Cité, tout est émerveillement : chaque village traversé, chaque paysage nouveau, ces voies animées de gens qui, comme nous, vont écouter le pape Urbain... Mais ne peut-on pas s'arrêter un peu ?

Cette remarque, véritable cri du cœur, fit sourire frère Aubin.

— Allons, courage, nous arrivons !





## LE MONT DE CLARTÉ

Vers la fin d'une froide journée de novembre, ils arrivèrent en vue d'un agglomérat de maisons situées sur un mamelon et ceinturées par un mur fortifié. À contempler la vallée où des centaines de prêtres disaient des messes, à voir ces milliers de gens qui s'y pressaient avec ferveur, le doute n'était plus possible.

— Nous voici dans la cité qui reçut le nom de Mont de Clarté, à savoir Cler-mont ! annonça joyeusement frère Aubin.

— Vous voulez dire... que nous sommes arrivés ?

— Même Paris, de mémoire d'homme, ne me semble avoir connu telle effervescence ! ajouta le moine, soufflé par le spectacle.

Le cœur en joie, ils pressèrent le pas et traversèrent la vallée où les langues se mêlaient, où les accents s'entrechoquaient à leurs oreilles : des

gens de toutes les conditions et de toutes les régions – princes, ducs, comtes, chevaliers, commerçants, serfs affranchis la veille, menu peuple – avaient convergé jusqu'en ce lieu, en nombre inouï, par les plus mauvais chemins.

Le soleil déversait ses rayons d'or froid sur la plaine, l'air était plein de ce mélancolique parfum que répandent les feuilles qui tombent et l'herbe qui se flétrit. Refoulés hors de Clermont qui débordait, les pèlerins s'étaient répandus partout, malgré les brumes de novembre et le froid vif des montagnes, les plus riches dormant sous la tente ou dans leurs chariots, les plus pauvres campant à même le sol. Là on échangeait un chou contre des lacets, une corde contre un couteau, tandis qu'à deux pas, de riches bourgeois se pavanaient, exhibant fourrures et pierreries aux couleurs chatoyantes.

À grand-peine, Fabre et frère Aubin se frayèrent un chemin jusqu'à la porte massive du prieuré où ils étaient attendus.

Un moine les accueillit, qui les escorta jusqu'à leur cellule : un lit au-dessus duquel était appendu un crucifix, une chaise, une table, sur laquelle étaient posés une cruche et un pain, composaient le maigre mobilier.

— Le pape est-il encore éloigné de ces murs ? questionna Fabre, tout excité.

— Il est annoncé pour le quatorzième jour de ce mois... répondit posément le novice avant de les laisser seuls.

Négligeant frère Aubin, qui s'agenouillait au pied du crucifix, Fabre compta sur ses doigts :

— Mais... le quatorzième jour, c'est demain ?

— Oui ! lui assena le moine sur un ton qui réclamait silence.

Rabroué dans son enthousiasme, Fabre s'approcha de la fenêtre. Il était ivre de bonheur et n'osait toujours pas y croire : le lendemain, il allait voir de ses yeux le Père de tous les chrétiens !

La journée était radieuse. Le pape Urbain, le deuxième du nom, arriva en tête d'un prodigieux cortège de cardinaux, de légats, une quinzaine d'archevêques et quelques centaines d'évêques dans leurs plus beaux atours, mêlant la pourpre et l'or, le blanc sacré et le chatoiement de majestueuses pierreries sur les crosses et les mitres.

Le souffle en suspens, Fabre guetta cette auguste délégation, escorta avidement du regard le passage du pontife, jusqu'à ce que celui-ci ait gravi les degrés d'une tribune. Le Saint-Père dominait à présent l'immense tapis de pèlerins dans la vallée, qu'encadrait la couronne des monts neigeux d'Auvergne. Lorsqu'il fut en vue de tous, un silence incroyable s'installa et un aveugle eût

pu croire que les flancs de la montagne étaient déserts.

Balayant longuement la foule du regard, le pape se mit à discourir : il évoqua la menace en Orient, il parla de passer les Alpes, pour un projet de guerre qui permettrait de reprendre le tombeau du Christ aux Sarrasins.

— Moi, chef de l'Église universelle, suis français, et nul mieux que moi ne connaît et n'aime la France de tout son cœur, de toute son âme. Bien qu'élevé au pinacle des choses humaines, l'enfant de Champagne a gardé un regard de tendresse pour son pays natal.

Ce fut une ovation à tout rompre et, l'espace d'un moment, Fabre crut qu'il allait fondre en larmes comme un enfant.

Urbain attendit que le parterre de chrétiens se soit calmé, qu'il soit à nouveau suspendu à ses lèvres, pour renchérir :

— Or, au patriote que je suis, quel spectacle de chrétienté m'offre la France ? Partout j'entends parler de querelles sans grandeur. Pauvre France, où vont tes enfants ? Toi, la belle, toi, la fille aînée de l'Église, as-tu fait le deuil de ta splendeur passée ? Moi, fils de cette terre ; moi, frère de cette nation, je pleure lorsque mes yeux se portent sur le monde : tandis que vous guerroyez entre vous pour des lambeaux de terre, le tombeau du Sauveur est

tombé aux mains des Sarrasins ; de ce tombeau sort une plainte qui monte jusqu'à moi mais que vous, pris par le fracas de vos petites querelles, n'entendez pas. Il nous appelle à le délivrer. France, réveille-toi ! Foi, réveille-toi ! Du fond de l'extrême Orient, des hordes de Turcs se répandent sur les États chrétiens, et Alexis Comnène, l'empereur grec de Constantinople, nous appelle à son secours. Si l'invasion maure s'étendait et repassait les Pyrénées, elle ne rencontrerait malheureusement plus un valeureux Charles Martel, mais une nation éparpillée ; ainsi, je vous en conjure : cessez vos guerres sur le sol de France, unissez vos forces, réunissez-vous en un magnifique bras armé.

Il semblait ne plus vouloir reprendre son souffle. Fabre détacha un moment son regard du pontife pour considérer la foule autour de lui : ils étaient tous là, bouche bée, émerveillés, qui la main posée sur le cœur, qui les mains jointes, qui en pleurs. La voix poursuivait :

— Réveille-toi, chère France, et souviens-toi de tes héros : Charlemagne ! Roland ! Écoute l'écho de leur cor et du galop de leurs chevaux, qui résonne dans nos vallées. Comme eux, arme-toi de l'épée des chevaliers et montre ta valeur : car je ne te propose pas moins que de délivrer le Christ en son tombeau. Va, ma fille aînée ! Prends la croix qui, au besoin, te sera un glaive.

Soudain, d'une voix douce comme le miel, sur le ton de la confiance, il raconta les profanations des Lieux saints que lui avait rapportées un pèlerin, un certain Pierre que l'on appelait l'Ermite et qui avait vu tout cela de ses propres yeux. Choquée, la foule resta silencieuse.

— Aussi loin que le bras de la chrétienté peut s'étendre dans le monde, devenez les chevaliers du Christ ! *Milites Christi* ! Quiconque luttera au nom de Dieu obtiendra la rémission de ses péchés.

À l'innombrable multitude, à ces visages en pleurs ou étincelants, à ces casques de chevaliers, à ces têtes rasées des moines, à ces milliers et ces milliers d'âmes qui se pressaient, le pape jeta : « Que chacun renonce à soi-même et prenne la croix ! » et des milliers et des milliers de voix, en un même élan, répondirent : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! »

Les yeux élevés au ciel, et de la main demandant le silence, Urbain proclama :

— Cette parole, c'est Dieu lui-même qui l'a mise dans votre bouche. Qu'elle soit donc dans les combats votre cri de guerre : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » Quiconque aura la volonté d'entreprendre ce saint pèlerinage, qu'il porte le signe de la croix du Seigneur sur sa poitrine ou entre ses épaules.

Alors, il se passa une scène unique, comme l'œil de l'homme n'en avait jamais vu : un silence de plus d'une demi-heure se fit sur la terre ; c'était comme une splendide échappée d'idéal éclairant soudain la nuit de l'histoire humaine : la chrétienté, France en tête, devint une Chevalerie.

Le cri « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » se relaya, rumeur d'un tonnerre que n'avaient pas encore entendu les montagnes d'Auvergne. Le visage mouillé de larmes, frère Aubin et Fabre s'agenouillèrent et prièrent avec ferveur au sein de cette étrange fraternité, à l'unisson de ces hommes qui prenaient conscience que leurs destins étaient liés.

Jamais on n'avait vu, dans toute la chrétienté, autant de cœurs battre à l'unisson. Le désir de prendre la croix était né au pied du rocher arverne où Vercingétorix avait vaincu César...

Le pape Urbain descendit de son estrade, laissant les gens à leur méditation. Toujours en pleurs, Fabre regardait tout ce qui se mouvait autour d'eux : « Dieu le veut ! Dieu le veut ! » murmurait-il comme une prière.

Dans la plaine, on avait allumé des feux pour permettre aux pèlerins de se réchauffer. À mesure que son corps se revivifiait, Fabre sentait l'énergie battre dans ses veines comme les coups répétés du marteau. Il écouta le crépitement joyeux du

feu et, au gré des flammes, il vit défiler le visage de son père penché sur l'enclume, celui de Mathilde puisant de l'eau à la fontaine, les rues bruyantes de la Cité, les castors s'ébattant aux abords de la Bièvre...

— Tu m'as l'air bien pensif ! constata frère Aubin.

Fabre lui offrit son visage empreint de nostalgie.

— Je pense à mon père, à Mathilde ! Comme j'aurais aimé qu'ils vivent ce moment. Vous savez, c'est la première fois que je fais quelque chose sans eux... il y a bien longtemps que je ne les ai vus, ça aussi je n'en ai pas l'habitude... En fait, je crois qu'ils me manquent terriblement !

— Tu vas les revoir bientôt, lui assura le moine.

La longue marche du retour, dans les frimas de décembre, commença. La France tout entière avait soudainement changé de visage : elle était devenue un immense village de fraternité, où les pèlerins faisaient route ensemble, commentant le discours du pape, distillant leurs impressions, chantant et priant d'un même cœur.

Et ainsi, un matin, Fabre et frère Aubin se retrouvèrent-ils au sommet de la montagne Sainte-Geneviève.

Le forgeron admira sa Cité avec l'œil ému de



celui qui retrouve un être cher. Son absence avait magnifié le souvenir qu'il gardait d'elle : il suivit le dénivelé des terres recouvertes de givre, qui descendaient en scintillant jusqu'à la Seine ; là se dressait l'église déserte de Notre-Dame-des-Champs, puis celle de Saint-Julien-le-Pauvre et, plus loin, au-delà de la Bièvre, l'église Saint-Marcel, encapuchonnée de neige et perdue au milieu des forêts effeuillées. Il ne leur restait que quelques toises à parcourir. Reprenant leur marche d'un pas alerte, ils empruntèrent le petit pont puis se séparèrent...

Fabre trouva l'atelier de son père étriqué, comme si son voyage lui avait ouvert le regard sur des choses plus vastes. Il souleva précautionneusement la tablette et s'approcha de l'endroit où Bertrand battait le fer ; à ses côtés, grelottante sous sa couverture, Mathilde tendait ses doigts gourds vers le brasier. Un instant, Fabre s'immobilisa, le cœur vibrant d'émoi. Il inspira profondément les effluves de cuir, de soufre et tant d'autres odeurs qu'il pouvait identifier les yeux fermés, heureux de faire à nouveau corps avec elles. Il aurait souhaité que cet instant magique se figeât, qu'il durât toujours.

Mathilde se raidit et, lentement, tourna la tête.

— Fabre ! Fabre est revenu ! hurla-t-elle en se jetant dans ses bras.

Ce fut un moment intense, dans un déversement désordonné de joie, où les questions s'entrechoquaient sans attendre de réponse. Puis, comme un rituel reconquis, Fabre actionna la chaîne du soufflet tout en se réchauffant au-dessus du brasier.

— Le souffle du dragon t'a-t-il manqué ? questionna Mathilde d'une petite voix émue.

— Oui... mais pas seulement lui ! ajouta-t-il d'une voix cassée.

Comblée, elle le dévora du regard.

— Elle est là, tous les matins depuis ton départ, à l'affût de ton retour... précisa Bertrand, taquin.

Reprenant sa tâche comme s'il l'avait quittée la veille, le jeune forgeron saisit le marteau et, dans un élan accompagné d'un cri de bonheur, il frappa le fer rougi.

Silencieuse, la jeune servante contempla la scène... De temps à autre, son ami posait sur elle un regard attendri et lui souriait.

# 3

## LES LARMES DU DIABLE

*An 1096*

Fabre se tenait sur le seuil de la porte. Le mois de mars avait vu fondre l'épais manteau neigeux qui avait emmitouflé la Cité durant tout l'hiver, mettant au jour la ferveur qui l'animait.

— À quoi rêvasses-tu encore ? demanda son père, qui ravivait le feu.

Le jeune garçon se tourna, offrit à Bertrand son regard plein de fièvre, qu'attisait davantage encore le rougeoiement de l'âtre.

— Je songeais à la manière dont les choses se sont précipitées en quelques mois seulement, depuis notre retour de Clermont... D'ordinaire, la Cité s'arrête de respirer durant l'hiver, et là... je ne lui avais jamais connu pareille animation !

Il faisait référence au fracas des marteaux sur les enclumes qui montait en cadence dès les

premières heures du jour, à tous les ateliers qui bourdonnaient comme des ruches : dans le moindre atelier, on fabriquait armes et armures, écus et charrettes, on confectionnait des milliers de tentes et de pavillons de toile, des harnais et des selles, on rassemblait et on pansait bêtes de somme, chevaux, palefrois et destriers... Coches d'eau, barques et chalands déchargeaient chaque jour sur les berges des fournitures considérables, qu'une armée de commis transportait par les rues jusqu'aux réserves royales.

— C'est qu'il en faudra des hommes et du matériel, pour la plus grande expédition que l'humanité ait jamais connue, répondit Bertrand.

— Le monde vient à nous, père ! N'est-ce pas merveilleux de voir le cœur de la chrétienté battre à l'unisson ? Depuis l'appel du pape Urbain, combien ont débarqué dans les ports, dans les villes ? Des figures que l'on n'avait jamais vues, des gens des pays du Nord couverts de manteaux hérissés, ou vêtus de jupes, venant de lieux dont j'ignorais jusqu'à l'existence. Ils ne savent pas un mot de notre langue, mais il suffit qu'ils placent leurs doigts en forme de croix, et tout est compris !

Mathilde arriva, serrant contre elle les pans de son châle. Fabre lui céda le passage.

— Bientôt, on ne pourra plus circuler tant les

rues sont encombrées. Ce Pierre l'Ermitte n'a pas voulu attendre l'été pour se joindre à l'armée et il est parti tantôt, accompagné par tous les ventres creux.

Fabre, qui l'avait écoutée avec attention, haussa les épaules, laissant son amie jeter dans l'arrière-boutique le fagot de bois mort qu'il lui avait demandé de ramasser.

Bertrand s'encombra d'une caisse :

— Je vais ferrer les chevaux qui sont arrivés hier, j'en aurai pour la journée ; occupe-toi de finir la commande de clous et de rivets.

Lui sorti, Mathilde s'approcha de Fabre.

— Dis, pourquoi tu n'as pas suivi l'armée de Pierre l'Ermitte ?

— Je ne peux pas laisser mon père tout seul !

— Et puis moi... ajouta-t-elle avec le plus grand sérieux.

— Et puis toi ! soupira-t-il en masquant son amusement.

— Heureusement, parce que moi, sans toi, je serais très malheureuse !

Il allait lui répondre lorsque frère Aubin entra, tout agité.

— Dieu vous garde les enfants... Vous êtes seuls ?

— Mon père est outre-Petit-Pont, à ferrer un nouveau troupeau de chevaux.

— Je venais vous annoncer la nouvelle : j'ai obtenu mon congé pour me rendre en Terre sainte ! lâcha-t-il, radieux.

— Vous partez rejoindre Pierre l'Ermite ? demanda Mathilde, éblouie.

Frère Aubin posa sur sa protégée un regard débordant de tendresse :

— Non. Je me joins à une communauté de frères prieurs qui fera prochainement une halte en la Cité.

— N'est-ce pas hasardeux de partir en groupe isolé ? Les barons<sup>6</sup> doivent quitter la France cet été : pourquoi ne pas attendre et voyager sous leur protection ? questionna Fabre.

Le moine se libéra d'un sourire discret :

— Non ! Pas d'escorte armée. Nous sommes des hommes d'Église, des gens de paix, et nous préférons être guidés par notre seul bâton de pèlerin. Dieu pourvoira au reste...

Puis, changeant de sujet de conversation :

— Je suis à court de pigment de rouille ; peux-tu me dépanner ?

Fabre attrapa une bassine de clous rouillés, la posa devant le religieux et proposa de préparer la mixture.

---

6. On qualifiait généralement de « barons » tous les hommes de haut lignage.

— Non, donne-m'en deux poignées, je m'en chargerai moi-même.

Tout en honorant la commande, le jeune forgeron demanda encore :

— Si le roi Philippe ne prend pas la tête de l'armée, qui prendra le commandement des chevaliers du Christ ?

— Ce sera Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine. Des milliers de gens se sont engagés à le suivre, on parle de la plus grande expédition depuis Alexandre le Grand ! précisa frère Aubin. Et les barons se sont mis d'accord pour ne pas partir ensemble, car nulle terre ne pourrait fournir les vivres nécessaires.

— En tout cas, dit la petite voix de Mathilde, j'espère bien que tu ne vas pas faire pareil !

Sa remarque, adressée à son ami, fit détourner les regards sur elle.

— Quelle idée saugrenue ! lâcha Fabre en haussant les épaules.

— Il se fait tard, Mathilde, et dame Ambroisine doit t'attendre ! lui suggéra frère Aubin.

Leur accordant une vague moue en guise de salutation, la jeune servante s'éclipsa. De belle humeur, Fabre et le moine reprirent leurs bavardages.

Soudain des cris, une fumée âcre, les avertirent d'un danger.

— Un incendie ! lança frère Aubin en quittant prestement l'atelier. Ferme tes huis, Je vais m'assurer que Mathilde est saine et sauve.

Fabre s'empressa de colmater tous les accès avec des chiffons mouillés. Il était à peine soulagé de son empressement que la porte crissa sur ses gonds. Bertrand s'engouffra dans la boutique, noir comme un diable, nimbé d'une âpre odeur de fumée. Il se précipita dans l'arrière-cour et s'aspergea convulsivement d'eau.

Son fils s'approcha de lui, inquiet :

— Es-tu blessé ? T'es-tu brûlé ?

Mais son père ne l'écoutait pas : ses dents claquaient, une sueur glacée perlait à ses tempes ; alors seulement, Fabre constata qu'il était couvert de sang.

— Père, parle ! Dis-moi ce qui s'est passé !

Bertrand foudroya son fils d'un regard qu'il ne lui avait jamais vu, un regard noir où la terreur disputait la place au plus profond désespoir.

N'obtenant aucune réponse et désespéré, le jeune forgeron se résolut à partir à la recherche de frère Aubin.

Il traversa la juiverie, qui n'était plus que foyers incandescents. Depuis l'appel au pèlerinage armé, les évêques qui appelaient à combattre les ennemis de la foi rappelaient que, outre les Sarrasins qui avaient volé le tombeau du Christ, il



fallait également poursuivre les juifs, responsables de la mort du Sauveur.

— Seigneur, qu'ont-ils fait en Ton nom ?

Reconnaissant la voix de frère Aubin, Fabre tourna la tête dans cette direction et, apercevant le religieux, il s'exclama :

— Oh ! mon frère, je vous cherchais, il faut que vous veniez.

N'augurant rien de bon, le moine le suivit sans poser de question.

Bertrand était toujours effondré à la même place. Frère Aubin s'assit à sa droite et lui prit la main. Son geste, empreint d'une infinie compassion, fit éclater la digue de la contenance et l'homme se libéra d'une longue convulsion de pleurs.

Le moine lui murmura des paroles réconfortantes, d'une voix feutrée, attendant patiemment qu'il se calmât. Sans quitter le sol du regard, Bertrand lâcha enfin, comme un couperet :

— J'ai tué un homme !

Le cœur de Fabre se crispa d'effroi ; il lâcha spasmodiquement :

— Un homme ? Mais qui ? Pourquoi ?

Frère Aubin posa sur lui un regard péremptoire, l'invitant à se taire, et attendit que Bertrand poursuive au gré de son vouloir. Celui-ci reprit :

— Répondant aux exhortations d'un évêque, sur

la place, qui leur demandait de punir les juifs, assassins du Christ, des chrétiens ont mis le feu à la juiverie, massacrant tous ceux qu'ils y ont trouvés. Le diable s'est-il soudain emparé de moi ? Aveuglé par ma foi, porté par la fièvre des événements, j'ai attrapé un juif qui tentait de fuir... et Jehan le Boiteux l'a transpercé de son coutelas...

Il posa des yeux de crucifié sur frère Aubin.

— Oh ! mon père, c'était Isaac, le fourreur, que je croisais tous les jours dans le quartier ! Il s'accrochait à moi tandis qu'il se vidait de son sang, et il me fixait, d'un regard incrédule qui me hantera pour l'éternité.

— Va-t-on les arrêter ? s'inquiéta Fabre.

— Pas pour des juifs ! répondit tristement le moine... Pas pour des juifs !

Un long silence entrecoupé de sanglots empesa l'atmosphère, tandis que dans la tête de Fabre se bousculaient des images d'horreur.

Après un regard gourmé de commisération, frère Aubin se pencha vers Bertrand et, d'une voix douce, proposa :

— Le pape a déclaré qu'à ceux qui prendront la croix et se rendront sur le tombeau du Sauveur, tous les péchés seront pardonnés. Si vous le souhaitez, vous pouvez m'accompagner en Terre sainte.

N'attendant aucune réponse imminente, il se

leva et, après avoir posé une main compatissante sur l'épaule de Fabre, il prit congé.

Le moine sorti, le jeune forgeron se retrouva soudain désespéré : Bertrand restait prostré à la même place, ses épaules voûtées semblaient porter le poids du monde en fardeau. Se sentant impuissant devant les larmes de son père et de peur de s'effondrer lui-même, il tira sur la chaîne du soufflet pour ranimer le feu, fixant sans les voir les braises qui rougeoyaient dans le foyer.

Une fièvre sans nom s'attisa et s'étendit dans ses veines, comme un sang de bataille, comme le métal en fusion qui coule... Le lourd marteau, brandi à la volée, frappa avec colère, s'éleva et frappa encore avec la force d'un Titan ; pareil au tonnerre qui de son bruit emplît le ciel et fait trembler le monde, il battait, battait encore le métal rougi. Enfin, las et meurtri de la lutte qu'il se livrait à lui-même, le visage noir de fumée et d'horreur, Fabre laissa choir son marteau au sol et, longuement, il pleura.

Puis, les yeux grands ouverts, écoutant les bruits de la nuit, chacun muré dans sa solitude, père et fils attendirent l'aube en silence...

Après ces ténèbres sans sommeil, Bertrand se leva et sortit sans donner d'explication.

Quelques instants plus tard, une cruche d'eau

fraîche calée sur la hanche, Mathilde fit son apparition. Inquiète par le silence inhabituel de son ami, elle s'approcha de lui et l'observa tandis qu'il enflammait la paille et les bûchettes.

— Pourquoi tes paupières sont-elles gonflées ?

— J'ai peu dormi, ce n'est rien.

Lorsque le feu eut pris, il le recouvrit de pains de charbon de bois.

— Tu as entendu parler de ce qui s'est passé hier dans la juiverie ?

Il hocha la tête, la gorge serrée et la rabroua :

— J'espère que tu n'y es pas allée voir ?

— Oh non !... Tu crois que c'est comme ça, la guerre contre les Sarrasins ?

— Je n'en sais rien... Peut-être... répondit-il d'une voix défaite.

— J'espère que tu ne partiras jamais alors, car je ne voudrais pas qu'il t'arrive la même chose ! Promets-moi que tu ne partiras pas en Terre sainte !

Voulant couper court à cette discussion, sentant un sanglot lui étreindre la gorge, Fabre éluda :

— Viens ! Je vais te montrer un nouveau tour de magie !

Il entraîna son amie jusqu'au panier où ils conservaient les œufs dans de la cendre de paille.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? On va manger ?

— Non ! Je vais te montrer comment on grave des œufs.

Le regard étonné, elle s'installa.

Sur la coquille, il traça un dessin avec une pointe imbibée de graisse de porc liquéfiée, qu'il tendit ensuite à Mathilde.

— Fais comme moi.

— Mais ça sert à quoi ? On ne voit rien !

— Tu veux que je te montre un tour, oui ou non ? Alors tais-toi et fais ce que je te demande !

Le ton était rogue, elle s'exécuta.

— Et maintenant ?

— On va plonger les œufs dans du vinaigre et les y laisser séjourner...

— Et puis après ?

— Plus on les laissera tremper, plus la gravure sera saillante...

— Ça veut dire quoi, *saillante* ?

— Tu verras ce soir ! Maintenant, il faut que je m'occupe du feu, sinon je vais le perdre...

Comprenant qu'il n'était pas opportun d'insister, elle ramassa sa cruche et s'en alla.

Lorsque Bertrand revint, Fabre, qui l'avait fiévreusement attendu, le fouilla d'un regard bouillant. La voix éteinte, son père expliqua :

— Écoute-moi... Je me suis rendu au Chapitre de Notre-Dame pour m'y confesser... Inspiré par

frère Aubin, j'ai choisi d'aller expier ma faute sur le tombeau du Christ et ai demandé l'autorisation de me rendre en pèlerinage...

Fabre resta sans voix. Son père, qui ne s'était jamais aventuré au-delà de la montagne Sainte-Geneviève, était là, devant lui, lui annonçant qu'il partait outre-mer !

Son regard erra sur la forge, les outils, les éta-gères noires de fumée, son univers familier. Pour la première fois, il appréhenda le lendemain.

Bertrand prit une longue inspiration, poursuivit :

— Mon fils, tu es trop jeune pour te débrouiller tout seul, mais aussi pour m'accompagner ; ainsi, j'ai pensé te confier aux bons soins du père Magloire durant mon absence...

Fabre objecta :

— Non ! Je veux partir avec toi !

— Ne préfères-tu pas te laisser le temps de la réflexion ?

D'une voix ferme, son fils répliqua :

— Père, je tiens à t'accompagner.

Défait, Bertrand se contenta de secouer la tête.

— Puis-je aller parler à frère Aubin ? demanda le jeune forgeron.

Ébranlé par les événements récents, son père ne contesta pas.

Fabre emprunta le petit pont pour gagner la rive gauche du fleuve, où il savait trouver le moine.

La nature, comme si elle avait voulu réparer les ravages de l'homme et les injures du temps, avait jeté sur les ruines de la vieille chapelle un manteau de verdure et de fleurs, suspendu des draperies de lierre et de plantes saxatiles sur les murailles.

Assis près d'une source, frère Aubin communiait avec Dieu ; Fabre s'installa discrètement à son côté pour ne pas le perturber dans sa méditation. L'homme d'Église l'accueillit pourtant avec cette ferveur qui jamais ne semblait vouloir le quitter.

— Écoute ! Les murmures de la nature sont la voix de Dieu qui parle à nos cœurs.

La sérénité de son front, la franchise de son regard et la douceur de son sourire disposaient l'âme à la confiance et dilataient le cœur. Le moine suivit des yeux la course d'un écureuil, qui bondissait de branche en branche, avant de lâcher :

— Ainsi, tu as décidé de partir aussi...

Ce n'était pas une question, mais une affirmation.

— Comment savez-vous ? Et qu'en pensez-vous ?

— Les choix que l'on fait avec son cœur sont généralement des choix que l'on ne regrette pas...

Je te connais trop bien et je savais que tu serais du voyage.

— Mon frère, je suis assailli par le doute...

Le religieux l'invita à poursuivre.

— En revenant de Clermont, tout me semblait simple, beau, notre mission emplie de ferveur... Et à présent je réalise que cette expédition est souillée par les incendies et le sang versé...

Frère Aubin se leva et, imprimant le pas, il entraîna son protégé sur le chemin du retour ; le ciel se couchait derrière la montagne Sainte-Geneviève, accompagnant leur marche de sa lumière cuivrée, allongeant sur le sol les ombres des arbres, leur donnant l'aspect de spectres chevelus venus s'allonger sur l'herbe tendre pour se griser de la fraîcheur printanière.

De retour à la forge, ils furent accueillis par Bertrand :

— Je me suis renseigné : le départ des troupes de Godefroi de Bouillon coïncidera avec le jour de l'Assomption, le 15 août.

— Nous joindre à eux ne serait-il vraiment pas plus sûr ? insista Fabre, à l'attention du moine.

— Pourquoi tu dis « nous » ?

Surpris par la voix de Mathilde, il fit volte-face : il l'avait complètement oubliée ! La fillette était revenue comme promis et attendait son ami, le cou tendu au-dessus du récipient contenant les



deux œufs. La courbe espiègle de la bouche de son amie trembla, annonçant les premiers soubresauts des pleurs.

— Vous allez tous partir ! Vous allez m’abandonner ! Que vais-je devenir sans vous ?

Ne pouvant retenir davantage ses larmes, elle s’enfuit sans attendre son reste.

Bouleversé, Fabre chercha l’assentiment dans le regard des deux adultes, posa son tablier et partit à la recherche de sa jeune amie ; l’apercevant près de l’écorcherie il s’y précipita, anxieux, ne trouvant rien de mieux à faire que la tancer :

— Je t’ai déjà dit que je ne voulais pas te voir ici !

Avec une ostentation féroce, elle fixait le filet de sang qui s’échappait d’un porc, qu’un commis recueillait et qui servirait à la préparation du boudin.

Fabre l’arracha à ce spectacle.

— Tu n’as pas besoin de regarder ces horreurs !

Elle se débattit avec hargne :

— Si ! Laisse-moi ! Je veux voir à quoi tu ressembleras quand les Sarrasins t’auront égorgé ! Parce que si tu pars, c’est comme ça que tu finiras !

Indifférent aux commères qui s’étaient arrêtées pour jouir du spectacle, il entraîna la jeune servante et, la sentant anéantie, il la fit asseoir sur un muret.

— Je m'en veux tellement de te faire de la peine...

Mais elle ne voulait rien entendre.

— Comment veux-tu que je vive sans savoir où tu es, dans un pays peuplé de diables tout noirs ? Je ne te reverrai sans doute jamais ! Tu vas mourir là-bas !

Elle se mit à sangloter ; il la prit dans ses bras et s'appliqua à la consoler par des mots prévenants, lui faisant le serment d'être prudent, de revenir dès que lui et son père auraient accompli leur pèlerinage.

Lorsqu'elle se fut apaisée, du moins en apparence, il l'invita à revenir sur leurs pas, avec la promesse de lui montrer un autre tour. Mais la magie avait déserté les rêves de Mathilde, le cœur n'y était plus...

L'attente de l'arrivée des frères prieurs se conjugua à mille angoisses ; l'euphorie soulevée par l'appel du pape avait fait place, dans le cœur de Fabre, à de plus tristes réalités : qu'impliquait ce voyage, tant en durée qu'en périls ? Qu'étaient tous ces pays à traverser, dont il n'avait jamais entendu citer le nom pour la plupart d'entre eux ? Arriveraient-ils au bout de leur pèlerinage ? Les Sarrasins étaient-ils les diables que l'on décrivait, noirs et hirsutes ? Lançaient-ils des sorts ? Son

père trouverait-il la paix ? Le pardon de l'Église suffirait-il à laver sa conscience ? Pourquoi Mathilde n'était-elle pas reparue et pourquoi le fuyait-elle dès qu'elle l'apercevait ? C'est dans la nostalgie et en ruminant tous ces questionnements qu'il rassembla ses effets, accrocha son regard à chaque flacon, chaque outil, pour les graver dans sa mémoire : décor si banal et pourtant si précieux à son cœur, parce qu'il résumait toute son existence.

Il était l'heure de partir.

— Jamais la forge n'a été aussi bien rangée ! confia-t-il à son père, qui le pressait de sortir pour fermer les huis.

— Jamais elle ne m'a semblé aussi vide, ajouta Bertrand, tout autant triste que son fils.

Le cœur serré, Fabre se pencha une dernière fois au-dessus de la forge éteinte, huma l'odeur froide de l'âtre qui garderait jalousement le souvenir de toute sa jeune vie. Rappelé à l'ordre par son père, il lui emboîta le pas ; ensemble, ils se dirigèrent vers la cathédrale où était fixé le point de rencontre avec les frères pénitents. Le cœur lourd comme son enclume, il chercha vainement la silhouette familière de Mathilde.

— Il vaut mieux qu'elle ne soit pas venue, ça lui aurait arraché le cœur, grommela Bertrand d'une voix triste.

— Oui, sans doute as-tu raison... Mais peut-être ne sait-elle pas...

— Voyons : crois-tu qu'une fouine comme elle n'a pas été informée de notre départ ?

Se rangeant à l'avis de son père, Fabre baissa les yeux jusqu'à leur arrivée à Notre-Dame.

Aux frères Prieurs s'étaient joints d'autres pèlerins ; ainsi, ce fut une cinquantaine de personnes qui quittèrent la Cité, traînant bêtes de somme ou chariots lourdement chargés. Une longue marche les attendait et chacun y songeait non sans trembler, mettant son destin entre les mains de Dieu.

\*\*\*

Les pèlerins progressèrent par la Lorraine. Partout où ils passaient, ils pouvaient assister au même engouement : dans le moindre atelier du plus petit village on courbait l'échine dès les premières lueurs du jour et jusqu'à l'orée de la nuit, pour parfaire aux préparatifs de l'expédition. Les hennissements de milliers de chevaux, parqués dans des enclos bien gardés, accompagnaient leur route. Armures, bannières et tentes, sacs de provisions de toutes sortes, formaient de véritables murs d'enceinte que gardaient des gens d'armes répandus partout où il était possible de poser le

regard. Dans les villes, on battait le fer et le bois ; dans les campagnes, viandes et poissons séchés, jambons fumés, aulx, oignons pendaient en festons sur d'interminables cordages tendus, tandis que çà et là on remplissait des tonneaux de saumure. Le groupe bénéficia d'un bon accueil : partout on leur offrait un verre d'eau ou de lait, un morceau de pain, quelques pommes, une grange pour la nuit.

Mais aussi, tout le long de la route, ils purent malheureusement constater à quel point la haine envers les juifs avait été ravivée par tous ces prédicateurs errants qui plaidaient sur les places ou aux croisées des chemins, appelant leurs frères chrétiens à ne pas oublier de punir leurs ennemis jurés, responsables de la crucifixion de Jésus-Christ. Combien de maisons incendiées, de charniers, avaient-ils croisés en chemin ? Chacune de ces visions ne faisait qu'enfoncer la lame de la culpabilité dans le cœur de Bertrand...

À l'issue d'une longue et pénible journée de marche sous un ciel de plomb, les nuages se précipitèrent, couvrant le reste de jour. Des éclairs balafèrent le ciel en laissant éclater de terribles roulements. La tourmente grossit, l'orage creva, déchargeant un déluge de pluie sur les pèlerins.

Voyant une femme se débattre sous les assauts de la bourrasque, glisser sur le sol bourbeux, puis

patauger pour se relever, Fabre se porta naturellement à son secours.

Tête baissée, enveloppée dans un fichu détrempé que la pluie giflait avec colère, elle se cramponna à lui pour se relever. Lorsque le jeune forgeron aperçut le visage de l'inconnue, il perdit à son tour l'équilibre et entraîna la jeune fille dans sa chute. Consterné, il resta bouche bée un temps infini avant de souffler :

— Mathilde !

Prise en faute, elle se justifia avec ostentation.

— Oui, et alors ? Arrête de me fixer avec tes yeux de nénuphar ! Tu croyais peut-être que j'allais rester toute seule à Paris ?

— Mais ce voyage est semé d'embûches, et si long...

— Et pour vous ? Il ne l'est pas ?

— Mais comment as-tu fait pour...

— J'ai beaucoup pleuré et raconté ma peine à dame Ambroisine. C'est vrai que j'ai un peu menti, je lui ai dit que vous vouliez bien m'emmenner avec vous. Alors elle a eu pitié de moi et m'a libérée de ma tâche à son service, m'allouant une petite somme pour me permettre de vous accompagner, me faisant simplement promettre de prier pour le salut de son âme...

Muet devant tant de résolution et contre toute attente, il la prit dans ses bras avec ferveur.

— Si tu savais comme je suis heureux de te revoir !

Ahurie par la réaction inattendue de son ami, elle s'exclama :

— Alors tu n'es pas fâché contre moi ? Tu ne vas pas me renvoyer, dis ?

— Te renvoyer toute seule me semblerait bien difficile après les journées de marche que nous avons déjà effectuées ; et puis, je ne suis pas ton maître. Mais viens, allons rejoindre mon père et frère Aubin !

Il la serra une fois encore contre lui : ils étaient quatre, une famille recomposée, liée par l'amour le plus profond, un rempart prêt à affronter le monde et, ensemble, ils allaient s'agenouiller sur le tombeau du Christ !